

## LA POSITION PARANOÏAQUE: A LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Jean Philippe GUEGUEN

C'est en 1899, en Allemagne, que Kraepelin isole de la démence précoce, la paranoïa terme proposé par Kahlbaum en 1863. Il la définit comme « étant le développement insidieux sous la dépendance de causes internes et selon une évolution continue d'un système délirant durable et impossible à ébranler qui s'instaure avec une conservation complète de la clarté et de l'ordre dans la pensée, le vouloir et l'action »<sup>1</sup>. Après 1920 la psychiatrie germanique et anglo-saxonne englobe dans une conception très extensive de la schizophrénie presque tous les délires chroniques, alors que la psychiatrie française garde longtemps cette distinction qui fait sens dans une approche psychopathologique.

Revisiter Micheline Enriquez c'est revenir plus de 30 ans en arrière et rejoindre des rivages oubliés où trouble psychiatrique et approche psychanalytique se rencontraient, c'est faire vivre une pensée qui n'a rien perdu de son acuité, c'est aborder la pathologie sous un angle qui décroïsonne mais ne dilue pas. C'est retrouver des modèles de références, structurés et structurants, dans une approche nosographique qui, aujourd'hui, est devenue un fourre-tout parce qu'elle en reste au seul symptôme et ne cherche plus à trouver sens.

Si la schizophrénie est désorganisation et dépersonnalisation, la paranoïa est structurée, la souffrance est identificatoire. A la différence du schizophrène, le paranoïaque « réussit » son unité même si c'est « au prix de sa suspension à l'objet extérieur, à son regard »<sup>2</sup>. Son délire est logique. Il repose sur un postulat fondamental qui fait sens et dont tout découle. Au point d'emporter la conviction de l'entourage. Le délire est en secteur et le sujet peut garder une vie professionnelle et sociale quasi intacte. Mais le délire est extensif ce qui conduit le paranoïaque à sa perte car il « cherche son maître » (P. Aulagnier ?). Il cherche celui qui lui apportera la contradiction, celui qui mettra fin à sa quête éperdue de sens et de vérité. Ne parvenant pas à la vérité, le paranoïaque est mégalomane : il tente de convaincre le monde entier, il est dans une fusion avec le tout. Sa visée est cosmique, universelle.

Cette visée de l'universalité, Micheline Enriquez<sup>3</sup> en fait un point central quand elle parle de l'apocalypse. Le paranoïaque est obsédé par l'intuition de l'apocalypse, qui est projection de sa propre fin et détermine tout son champ de pensée. Il faut souligner la dimension narcissique et mégalomane de la visée apocalyptique qui ne fait qu'affirmer que rien ne survivra au sujet. La terreur que peuvent imposer certains tyrans, certaines idéologies ou certaines sectes, est fondée sur l'idée d'un absolu, sur la conviction que personne ne doit survivre, ce qui autorise toutes les exactions, voire l'extermination de tout ce qui est différent de soi. Mégalomanie meurtrière que l'on peut rapprocher du suicide altruiste du mélancolique qui ne peut imaginer mourir seul et emporte ses proches dans son projet morbide.

Dans la paranoïa il y a l'idée d'une participation fusionnelle au tout. L'idée de devenir l'élément indifférencié d'un ensemble totalisant. La visée apocalyptique est promesse

---

1 T. Lempérière, A. Feline, Abrégé de psychiatrie, Masson, Paris, 2006

2 C. et S. Botella : La carence autoérotique du paranoïaque, RFP, 1/1982

3 M. Enriquez : Aux carrefours de la haine, Dunod, 1984.

d'immortalité : si je ne peux être l'égal de Dieu au moins vais-je essayer de faire disparaître le monde avec moi. Cette pensée de l'apocalypse nourrit la haine de l'autre, la haine du monde. Elle est quête de sens face à l'énigme des origines. En s'emparant de la « fin », en imaginant que rien ne pourrait lui survivre, le paranoïaque tente de répondre aux causes du mal. « La douleur morale mélancolique est évitée mais l'auto-accusation fait retour »<sup>4</sup>, non dans une problématique de culpabilité mais dans une logique de faute que seul un châtement extrême pourrait guérir. La punition, nous dit Micheline Enriquez, lui permet de trouver une justification à sa peine. L'obsession du châtement peut tendre vers le masochisme.

Mais le paranoïaque échoue sur la question du réel.

Pour Freud<sup>5</sup> la fonction de jugement doit aboutir à deux décisions : « prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation, l'existence dans la réalité ». Dans sa recherche incessante du vrai ou de la vérité, le paranoïaque n'aboutit pas. Pour Nathalie Zaltman<sup>6</sup> la réalité est paranoïaque si elle n'est pas subjectivée : « pour ne pas être exclue par le moi, la réalité doit d'abord réintégrer le moi ». Le paranoïaque échoue à intégrer le réel, à le subjectiver, à le faire sien. La réalité le rend paranoïaque.

Enfin, on notera que pour de nombreux auteurs le paranoïaque a rencontré l'arbitraire : un réel de souffrance, inintégrable, traumatique. Micheline Enriquez dit que le paranoïaque rencontre un manque *réel* d'amour qui l'empêche de se défaire de l'emprise d'une imago maternelle toute puissante. Piera Aulagnier<sup>7</sup> s'interroge sur le rôle de la réalité historique et considère qu'une « haine perçue marque le destin de ces sujets et devient le pivot autour duquel s'élabore leur théorie sur l'origine ». Le paranoïaque cherche une vérité qu'il n'a jamais pu faire sienne : « dans son moi propre, il a extrait une partie constitutive qu'il jette dans le monde extérieur et ressent comme hostile »<sup>8</sup>.

\*

Je voudrais aujourd'hui, à la lumière du travail de Micheline Enriquez, m'arrêter sur ce que j'appellerai *la position paranoïaque*. Position dont on entend bien qu'elle n'est pas une structure mais une façon d'être au monde. Position qui me paraît se situer dans l'ombre de la paranoïa sans pour autant se laisser gagner par le délire ou la pathologie mentale. Position solidement tenue et parfois même inamovible, mais source de souffrance ce qui amène ces patients à consulter, et nous confronte parfois à des positions inexpugnables.

Il n'y a dans la position paranoïaque nul délire, nul trouble psychotique ou déformation de la réalité. Ce qui centre ces sujets c'est une position hostile. Le négativisme domine leur discours. On entend derrière leurs propos une tristesse, une désespérance, mais leur hostilité les protège de l'effondrement dépressif. Leur discours est projectif, empreint d'agressivité et de rancune, apparemment déconnecté de « tout lien avec des désirs, des mouvements passionnels, des affects ». Ils ne sont pas sujet : ils situent dans la réalité extérieure des faits perçus comme objectifs<sup>9</sup>.

---

4 B. Brusset : la projection comme processus et comme mécanisme, RFP, Tome LXIV, 3, 2000.

5 S. Freud : La négation, 1925

6 N. Zaltman, : La réalité est-elle paranoïaque ? Topique N° 67, 1998.

7 P. Aulagnier, La violence de l'interprétation, PUF, Paris, 1975.

8 S. Freud : Pulsions et destin des pulsions, 1915

9 B. Brusset : ibid

On retrouve des propos apocalyptiques qui, sans être dans l'excès des paranoïaques, n'en sont guère éloignés. Quand ils abordent la marche du monde, les questions politiques ou sociétales, ils ne voient aucune issue positive. Qu'il s'agisse de leur propre devenir, de celui de leur entourage, ou de la société, tout est marqué du sceau du négatif. On pourrait en rapprocher le délire de relation des sensitifs de Kretschmer (1919) ou ce que l'on a appelé les dépressions hostiles. Mais, ce qui est frappant et les différencie des dépressifs, c'est que ce n'est pas eux qui vont mal : leur souffrance est projetée sur l'environnement. La plainte ne se formule jamais comme un mal être ; la plainte concerne leurs relations, leur travail, l'extérieur. Il n'y a pas de persécution ciblée. Ils ne trouvent aucune bienveillance dans leur entourage. Le monde est hostile. Ils ont une compulsion à se plaindre, à souffrir de tout et à avoir la certitude que l'on ne peut rien changer. Et il est intéressant de relier cette position paranoïaque aux deux autres entités relevées par Micheline Enriquez car cette dépressivité qui ne dit pas son nom conduit à des formes d'apathie, à une victimisation chez des sujets qui renoncent à se battre, se replient sur eux-mêmes, s'isolent, mais évoluent aussi vers différentes formes de masochisme.

Mais ce qui m'a le plus frappé dans la rencontre avec ces sujets c'est l'impossibilité de la haine. L'impossibilité de la penser, l'impossibilité de la dire et moins encore de l'élaborer. La haine (comme chez le paranoïaque) est déniée. Cette haine fait retour non sous forme de persécution mais dans le sentiment d'être un mal aimé. Et d'être le seul, l'unique, dans cette situation, ce qui souligne la dimension narcissique. La souffrance, la dépressivité, les amène parfois à consulter un analyste, dans l'espoir de trouver un témoin à leur détresse. C'est alors plus un avocat qu'ils semblent chercher qu'un analyste. Lors des premiers entretiens avec ces sujets on est frappé par le poids de la réalité, de leur réalité qui est tel qu'il nous communique d'emblée un sentiment d'impuissance et de découragement. Dans la façon dont ils se présentent on a rarement envie de donner suite tant ils ont cette force de conviction qu'il ne s'agit pas d'eux mais des autres, de leur couple, de leur travail, de leur situation sociale. Le poids de la réalité les écrase et nous écrase : de toutes façons on ne peut rien faire pour eux.

C'est pour cela que je parle de *position paranoïaque*. Ils occupent une position défensive particulièrement solide et efficace, tant ils semblent se protéger du monde -et l'observer- depuis un bastion. Et il me paraît intéressant de parler de position car il s'agit bien, comme dans l'art de la guerre d'occuper une position, de ne rien lâcher, de résister -à tous les sens du terme. Résistance sans stratégie offensive et position de repli dont on découvre rapidement combien elle se nourrit d'une haine muette en lien avec une souffrance qui n'a jamais pu se dire, se subjectiver, se penser comme faisant partie de soi et de son histoire. Position qui n'est pas sans lien avec le masochisme et l'apathie comme le souligne Micheline Enriquez, la première constituant une forme de sur investissement du lien, la seconde une forme de désinvestissement.

Pour ces sujets la réalité interne est négativée mais la projection leur permet « d'organiser la connaissance d'objets » qu'ils souhaitent « en partie maintenir dans la méconnaissance »<sup>10</sup>. Elle leur permet de « se désengager d'un objet interne dangereux en l'expulsant [tout en maintenant] une continuité de l'activité de pensée et de sentiment d'existence »<sup>11</sup>.

Projetant leur sentiment de haine, ils font connaissance avec la haine.

Pour des raisons de confidentialité nous ne pouvons développer ici la vignette clinique que

---

10 D. Maugendre : La projection ordinaire , RFP, Tome LXIV, 3, 2000.

11 A. Birraux : La projection instrument d'adolescence , RFP, Tome LXIV, 3, 2000.

nous avons exposée lors de la matinée scientifique de la SPRF<sup>12</sup>. Mais, partant de l'histoire d'une femme ayant une histoire traumatique, dans l'impossibilité de penser la haine et ayant des mécanismes projectifs prépondérants, nous avons fait quelques hypothèses que nous allons maintenant rappeler.

\*

D'une part, nous nous sommes interrogés sur un fantasme de scène\_primitive inélaborable parce que trop explicite, trop crue, mettant le sujet à une place où il ne peut que se penser auto-créé, seul au monde, acteur de sa propre histoire. Fantasme de scène primitive tellement marqué des sceaux de la mort et de la haine qu'il ne peut en aucune façon assurer une représentation vivante de l'origine (Micheline Enriquez). Notre patiente semble ne jamais s'être forgée une théorie sur ses origines, quête de l'origine qui est intrinsèque aux fonctions du fantasme<sup>13</sup> et semble établir le cadre et les limites de son fonctionnement psychique<sup>14</sup>.

D'autre part on peut s'interroger sur l'incapacité à lier la haine. Chez notre patiente, la haine est projetée sur le monde environnant, sur les femmes qui sont volages, sur le ventre maternel qu'il s'agisse des femmes enceintes ou qu'il s'agisse de son corps de femme et de la sexualité qu'elle rejette. Un corps maternel qui ne peut être lieu d'origine de la vie, forclos selon Micheline Enriquez. Mais l'essentiel est peut-être de ne pas haïr la mère : on ne peut pas tuer la mère sans se détruire soi-même nous dit Annie Birraux<sup>15</sup> pour qui l'impossible du matricide condamne à faire toute sa vie avec l'objet primitif, qu'il soit persécuteur, défaillant ou tout simplement absent.

Ce qui est en jeu c'est la survie psychique : « Je ne me vois pas comme une entité, un être humain. Je dois d'abord répondre au désir des autres » dit cette patiente. La position paranoïaque la protège car elle l'exclue. Elle lui permet de s'éviter et de projeter sur le monde extérieur -et sur les femmes en particulier- tout ce qui la constitue et d'éviter l'identification à un objet primaire haïssable. Éviter un meurtre de soi. Elle lui permet d'éviter d'être. On pense à Freud<sup>16</sup> qui affirme « que les prototypes véritables de la relation de haine ne sont pas issus de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation » et à P. Aulagnier<sup>17</sup> qui considère que « si l'origine de l'existence, de soi comme du monde jamais séparables, renvoie à l'état de haine, on ne pourra se préserver comme vivant, et on ne pourra préserver le monde comme existant, que tant que persiste quelque chose à haïr et quelqu'un qui vous hait ».

Il nous faut enfin nous attarder sur la culpabilité qui est intense chez notre patiente. Il ne s'agit évidemment pas d'une culpabilité névrotique. C'est une culpabilité d'être. Être *de trop* est le sentiment que l'on retrouve chez nombre de sujets en position paranoïaque. Être de trop : c'est ce qui les fonde. En articulant causalité et culpabilité, Micheline Enriquez affirme que si je n'ai pas de cause compréhensible, je suis moi-même la cause de ce que je suis. C'est pour ces sujets -victimes d'un arbitraire- la seule façon de donner sens à leur histoire, car cet arbitraire reste incompréhensible, traumatique, inassimilable. S'attribuer une responsabilité personnelle les « protège de la blessure insupportable d'être le jouet passif du destin »<sup>18</sup>.

---

12 6/10/2018

13 G. Rosolato : Les fantasmes originaires, NRP, N°46, 1992.

14 J.C. Lavié : excellence paradigmatique de la scène primitive, NRP, N° 46, 1992.

15 A. Birraux : Eloge de la phobie

16 S. Freud : Pulsions et destin des pulsions (1915).

17 P. Aulagnier : ibid

18 A. Oppenheimer : une dimension intersubjective du complexe d'œdipe : le contexte, RFP, LVIII,2, 1993.

Face au déni de la part des autres de la validité d'une perception, de leur souffrance, face à l'incompatibilité radicale entre deux interprétations de la réalité, ces sujets se réfugient dans une obsession malade de la réalité qui ne souffre plus le moindre doute. Pour Micheline Enriquez la rencontre avec un arbitraire répressif a valeur de châtement (d'où le vécu apocalyptique) et le châtement appelle la faute. Penser le monde entier, l'universel, pour ne pas penser un seul être tel est le destin de ces patients. A l'exact opposé de l'amour : là où un seul être vous manque et tout est dépeuplé (Lamartine), dans la paranoïa : un seul être fait défaut et le monde est surpeuplé.

Pour le paranoïaque rien n'est innocent. Tout fait sens. Notre patiente préserve malgré tout un lien avec soi, avec l'idéal d'une enfance perdue, ce qui sans doute la protège de la décompensation. A travers cette culpabilité elle recherche une causalité. Elle recherche le coupable, mais cela n'aboutit pas. Le paranoïaque devient dangereux quand il est convaincu d'avoir trouvé *son* coupable, quand il est sûr de détenir la vérité, une vérité que lui seul possède.

Cependant l'analyste peut progressivement devenir son interprète, son porte parole, celui qui l'autorise progressivement à se penser, à penser son histoire, à tenter de l'interpréter, l'aider à se faire *sa* vérité même si le chemin est encore long pour aborder tout ce qui a fait trauma.

\*

Pour conclure je ferai un détour par cette question autour de l'écoute de la réalité, ce que Agnès Oppenheimer<sup>19</sup> appelle *un contexte* et qu'il n'est pas toujours souhaitable, selon elle, de négliger dans la cure.

La réalité que l'on pourrait appeler historique est un point d'achoppement. Le paranoïaque achoppe sur un vécu d'arbitraire qui n'a pas trouvé sens, sur une « réalité » qui fait écran, sur une vérité qui l'obsède et qu'il veut connaître. Il nous demande notre interprétation pour aussitôt la dénier. Dans cette obsession de l'interprétation, il y a une haine de l'interprétation, une haine de la traduction et de l'incertitude qu'elle suscite. Il y a la détresse primordiale d'un sujet qui s'est retrouvé sans interprète.

Ce qui met l'analyste dans une position paradoxale.

Pour Oppenheimer, il est clair que le contexte ne peut être l'objet d'interprétation mais il doit être reconnu et verbalisé. « L'analyste suspend le jugement de réalité, mais il doit entendre la passivité de l'enfant victime, jusqu'à ce que le patient, grâce à cette reconnaissance, soit à même de confronter ses conflits et sa culpabilité ». Victime et innocent : il y a là une double oscillation qu'il nous faut entendre. Entendre la honte de la blessure et de la passivité qui est première et contextuelle. Entendre la culpabilité qui est seconde et tentative de sauvetage du sujet. Tel est le défi auquel nous confrontent ces patients en attente d'une vérité qui leur dise quelque chose d'eux-mêmes pour ne pas rester à tout jamais enfermés dans leur position paranoïaque<sup>20</sup>.

---

19 A. Oppenheimer : *ibid*

20 Cf. C. et S. Botella sur « la carence autoérotique du paranoïaque ». Ils abordent les trois modalités du « regarder » dans cette affection. La forme active « regarder » est abordée avec facilité et on pourrait même dire surinvestie : le paranoïaque observe, épie. La forme passive « être regardée » est foncièrement inassumable, mais c'est dans la voie moyenne réfléchie, « se regarder, dans ce mélange d'activité et de passivité, être à la fois sujet regardant et l'objet regardé que plongent les racines de la paranoïa » selon ces auteurs.

On notera que la première édition du livre de Micheline Enriquez s'intitulait « Aux carrefours de la haine » (1984) et renvoyait à l'idée que la haine pouvait connaître des destins aussi différents que la paranoïa, le masochisme mais aussi le silence assourdissant de l'apathie. Mais on retiendra que la réédition de son ouvrage, en 2001, sous le titre : « La souffrance et la haine » est venu rappeler que la haine est avant tout souffrance et qu'on la retrouve dans des situations cliniques en apparence aussi opposées que l'apathie et la paranoïa.

Penser la haine du côté de la souffrance, du côté d'une souffrance *vécue*, ne va pas de soi car, dans ces situations, tout comme la haine, elle est presque toujours déniée par le sujet, grâce à des positions défensives extrêmement puissantes, l'apathie étant de ce point de vue peut-être encore plus redoutable que la paranoïa. Mais c'est une autre histoire qu'il nous faudra un jour explorer. Le couple haine/souffrance confronte l'analyste à des paradoxes aux limites de l'analysable. C'est tout le mérite de Micheline Enriquez d'avoir ouvert cette voie. C'est la leçon que j'ai retenue de son travail : un encouragement à nous confronter à la haine et tenter de la penser ; une haine inséparable de la souffrance, où il nous faut entendre un contexte sans nous y laisser enfermer.